



Lettre aux frères de l'Ordre des Prêcheurs

« Tous vous êtes des frères »
(Matthieu 23, 8)

Mes chers frères, *collaborateurs de Dieu dans l'Évangile du Christ* (cf. 1 Thessaloniens, 3, 2),

Avant de terminer le mandat que vous m'avez confié, je voudrais réfléchir à un aspect essentiel de notre vocation : nous sommes frères. Tout en adressant spécialement cette lettre aux frères, je sais que mes sœurs contemplatives, les religieuses et les laïcs de la Famille dominicaine sauront lire ces pages en les appliquant à leur vie et à leur mission.

J'avoue qu'à l'idée de cette prédication, j'étais tenté de fuir tel un nouveau Jonas. Mais en méditant certains aspects providentiels de ma vie, et fort toutes ces années au contact de tant de frères et sœurs du monde entier, j'ai résolu de vous écrire pour partager mon expérience. En effet, certaines pages de la vie ont providentiellement tissé la trame de ma vocation de frère.

Un frère parmi les frères

Je suis le huitième d'une famille de 14 enfants (13 frères et une sœur) : cela fut, je crois, une véritable introduction à la vie communautaire conventuelle, à la vie avec les frères, entre frères.

De 6 à 18 ans, j'ai suivi la scolarité primaire et secondaire chez les frères maristes de Buenos-Aires en Argentine. J'ai tant appris d'eux ! C'est chez des frères que j'ai découvert ce que signifie le don de soi, la simplicité, l'amour pour Jésus et Marie, la consécration religieuse et la sainteté ! Outre les souvenirs de salle de classe, je garde en mémoire d'autres images de leur vie fraternelle en communauté : lorsqu'ils partageaient nos jeux, les sports, la récréation ; leur silence appliqué à l'étude pour préparer les cours ; la prière du rosaire, le soir, formant une longue file qui marchait ensemble dans l'immense cour du collège vidée des cris des élèves, à la fin de la journée d'école...

Comme pour prolonger dans votre cœur ce qui est ancré dans le mien, je vous confierai avoir ressenti pour la première fois un certain souci de la vocation précisément durant ces années-là, lorsque, âgé de 10 ans à peine, je confiais à ma mère mon désir d'être « l'un d'eux » : un Frère (avec un F majuscule !). Vers cette époque, je reçus en cadeau ma première « vie d'un saint » : « *Frère Balai – Vie de saint Martin de Porrès* ». Ce frère dominicain a aussi marqué d'une certaine façon ma vocation, et la Providence voulut que le couvent de noviciat de la province dominicaine d'Argentine où j'entrai en février 1980 portât son nom.

Depuis le jubilé pour le VIII^e centenaire de la fondation de la première communauté dominicaine contemplative de Prouilhe, nous vivons un temps fécond dans l'espérance, en chemin vers la célébration des 800 ans de la confirmation de l'Ordre par Honorius III (22 décembre 1216).

À relire l'histoire de saint Dominique, on se souvient qu'en mars 1206 les délégués convoqués par Innocent III pour prêcher dans le sud de la France contre « l'hérésie albigeoise » ou « cathare » se trouvaient à Montpellier, réunis en concile avec d'autres prélats et les évêques de la région. Tandis qu'ils tenaient ainsi conseil, ils accueillirent Diègue, évêque de la ville d'Osma en Castille, qui était de passage accompagné du sous-prieur du chapitre de sa cathédrale, Dominique de Guzman. Connaissant la renommée de l'évêque castillan, les envoyés du pape s'entretinrent avec lui de la meilleure manière de combattre l'hérésie. Voyant l'équipage considérable dont les missionnaires faisaient étalage, Diègue leur proposa la prédication apostolique dans la pauvreté évangélique, avec austérité, en mettant l'accent sur la force de l'exemple. Diègue et Dominique commencèrent à pratiquer ce mode de vie, renonçant à tout signe extérieur de pouvoir. « *À partir de ce moment, rapporte Jourdain de Saxe, Dominique ne se fit plus appeler que frère et non plus sous-prieur* »¹.

C'est en frère parmi les frères que j'offre simplement ces pages comme si je pensais à voix haute. Je vous invite à contempler de plus près « la perle » ou « le trésor » de l'Ordre, à la découverte de « la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur » de la fraternité dominicaine.

Dieu est un et trine (modèle de « famille » et de « communauté »), son Être se manifeste de manière diverse – participée – dans la création, sans pour autant se confondre ou se « dissoudre » dans l'existence des créatures. Dieu se manifeste dans la création, l'histoire du salut, l'économie de la grâce... de façons différentes mais semblables, analogues !

On peut lire dans l'Épître aux Hébreux : « *Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait le monde* » (1, 1-2). C'est le Fils qui nous révèle le Père et nous apprend à l'appeler ainsi, avec amour, *Abba*, comme il l'appelle lui-même. C'est le Fils qui nous rappelle : « *Tous vous êtes frères* » (Matthieu 23, 8).

En chemin vers 2016, la providence nous invite à commémorer l'an prochain un événement fondamental de notre histoire : les 500 ans de la fondation de notre première communauté en Amérique, en 1510 sur l'île d'Hispaniola (que se partagent aujourd'hui la République Dominicaine et Haïti). Inutile d'en souligner l'importance : nous avons tous à l'esprit la force de la prédication des frères qui formaient la communauté, sous l'égide de son prieur, frère Pedro de Cordoba.

Nos frères théologiens de Salamanque durent réfléchir sérieusement à tous les défis soulevés par l'évangélisation dans le « Nouveau Monde ». Nos frères missionnaires en Amérique signalaient et dénonçaient précisément les enjeux et les professeurs apportaient des éléments de discernement. Tous étaient frères, les uns et les autres, sans distinction. Et cette fraternité dominicaine embrassait en même temps ceux qui subissaient l'oppression et la violence (les habitants originaires du nouveau monde réduits en esclavage) et les disciples ou étudiants des professeurs de Salamanque.

Les idéaux de la Révolution française, qui ont tant influencé les hauts-faits indépendantistes des nations américaines, pourraient se résumer par la célèbre devise « liberté, égalité, fraternité » : il faut admettre qu'en dépit du contexte fortement anticlérical il y a là – comme le déclarait Jean Paul II – l'expression de hautes valeurs, particulièrement chrétiennes. Et c'est tout à fait logique puisque toute l'Europe nourrit et modela sa culture dans la foi apostolique. Souvent ils voulaient combattre l'Église, mais les héros de la Révolution française étaient inévitablement redevables à cet esprit².

¹ Cf. B. Jordanus, *Libellus de principiis Ordinis Prædicatorum* n. 21 [Ed. H. C. Scheeben, *MOPH* (1925) t. 16].

² Cf. Jean Paul II, *Discours à l'aéroport de Tarbes (France)*, 14 août 2004 ; *Discours aux évêques français en visite ad limina*, 12 avril 1997 ; et de nombreux autres textes similaires.

Dès 1220, l'Ordre a tenu à discerner le sens de sa vie fraternelle et de sa mission dans les nouveaux contextes culturels, historiques et géographiques d'un monde en constante évolution. De tout temps les chapitres généraux se sont efforcés de prendre le pouls du monde, de la vie de l'Ordre, en observant le développement des pays où les frères étaient présents, en pensant avec l'Église, sentant au cœur même de l'Église, car saint Dominique a voulu son œuvre *in medio Ecclesiae*. Déjà, les frères réunis à Paris au chapitre général de 1256 affirmaient : ***Quod fratres nostri vocentur fratres prædicatores et non aliis nominibus***³.

Ces dernières décennies, s'inspirant toujours du magistère de l'Église⁴, les chapitres généraux ont également traité et défini notre vie religieuse, notre vie fraternelle en communauté⁵. Les derniers Maîtres de l'Ordre nous ont aussi offert lettres et messages significatifs autour de ce thème⁶.

Je ne prétends pas vous présenter un exposé systématique sur la « fraternité dominicaine ». Les textes cités l'ont fait, marquant le pas de notre histoire. Mais je souhaiterais que nous nous interroguions ensemble sur ce que signifie être frère aujourd'hui, en réfléchissant à certains aspects de notre fraternité. Nous le ferons avec une « icône biblique » qui nous aidera à prier, méditer, réfléchir, et répondre à cette question. Je vous invite donc à découvrir quelques facettes du paysage intérieur de notre fraternité, guidés par un « frère » très spécial : Joseph, fils de Jacob... le rêveur.

JOSEPH (Le rêveur)

Son histoire s'articule à celle de Jacob, son père. Sa mort est à la fois l'épilogue de l'histoire des patriarches et le prologue de la grande épopée de l'Exode. Il n'est pas cité quand Dieu se révèle ni dans la formule « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». Dans sa vie, pas d'intervention divine spectaculaire ; pas d'entretien familial avec Dieu comme pour ses ancêtres (Abraham, Isaac et Jacob) ; pas non plus de nouvelle révélation ou de confirmation de la promesse divine. Pourtant, présent dans chaque événement de sa vie, Dieu utilise jusqu'aux péchés des hommes pour le bien de notre « frère ». Plus encore, à travers la vie de Joseph, Dieu prépare en secret la naissance de son peuple élu, un peuple de frères, qu'Il conduira à la liberté. Fraternité et liberté ne sont-elles pas aussi des caractéristiques fondamentales de notre vocation ?

Nous le savons et le vérifions chaque jour : le péché nous sépare de Dieu et nous oppose à Dieu, il nous sépare de nos frères et nous oppose à eux, il nous sépare de la création et nous oppose à elle.

³ « Que nos frères soient appelés frères prêcheurs et de nul autre nom ». Cf. *Acta Capitulorum Generalium* 1256, éd. B. M. Reichert, vol. I (*Romæ* 1898) 81.

⁴ Pour ne signaler que les plus importants : Concile Vatican II : *Lumen Gentium* (1964) *Caput VI – De religiosis ; Perfectae Caritatis* (1965) ; Paul VI : *Evangelica Testificatio* (1971) ; Jean Paul II : *Redemptionis donum* (1984) ; *Vita consecrata* (1996) ; Congregatio pro Religiosis et Institutis Sæcularibus : *Éléments essentiels* (1983) ; *Congregavit nos in unum Christi Amor* (1994) ; *Repartir du Christ* (2002) ; *Faciem tuam, Domine, requiram* (2008).

⁵ Cf. *ACG* 1977 (Quezonopoli) *Caput IV - De vita nostra religiosa in mundo hodierno* ; *ACG* 1980 (Walberberg) *Caput IV - De vita nostra religiosa in mundo hodierno, Caput V - De Vita Communi* ; *ACG* 1983 (*Romæ*) *Caput XIII - De gubernio et vita religiosa* ; *ACG* 1986 (Abulensis) *Caput VII – De vita religiosa* ; *ACG* 1989 (Oakland) *Caput II – De vita communi* ; *ACG* 1992 (Mexici) *Caput III – De vita communi* ; *ACG* 1995 (Calarogæ) *Caput III – De Vita communi fraterna* ; *ACG* 1998 (Bononiæ) *Caput III – De formatione et vita communi* ; *ACG* 2001 (Providentiæ) *Caput IV – De vita contemplativa – de vita communi* ; *ACG* 2004 (Cracoviæ) *Caput IV – De vita communi* ; *ACG* 2007 (Bogotæ) *Caput IV – Passion for the Dominican life – Life of the brethren*.

⁶ Frère Vincent De Couesnongle : *La dimension contemplative de notre vie dominicaine* (1982–*IDI* n° 200) ; Frère Damian Byrne : *The common life* (1988–*IDI* n° 262) ; Frère Timothy Radcliffe : *Freedom and responsibility – Towards a spirituality of government* (1997–*IDI* n° 353), *Promise of Life* (1998 – *IDI* n° 361).

Dans bien des situations où nous sommes présents, cette blessure ou séparation atteint des degrés incroyables à cause de l'ignorance – la cécité – des hommes. Qu'elles semblent actuelles, les paroles présomptueuses de vengeance et de revanche lancées par Lamek à ses femmes, Ada et Çilla : « *J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. C'est que Caïn est vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois !* » (Genèse 4, 23-24).

Avec l'histoire des patriarches, ce qui avait été interrompu commence à se rétablir, peu à peu les blessures cicatrisent. Avec la foi obéissante d'Abraham se renoue la relation avec Dieu. Jacob finit par se réconcilier avec son frère Ésaü. Joseph, vivant fort simplement et dans la présence quotidienne de Dieu, se réconcilie avec ses frères et sait construire un rapport généreux avec les biens de la création, de manière juste, équitable, sage. En effet, Joseph est un homme honnête, loyal, incorruptible, capable de pardonner, il traite avec justice les questions sociales et politiques à travers une distribution équitable des biens et en donnant à manger à tout le monde.

I. LES REVES DE JOSEPH (Nos rêves)

Joseph est appelé « le rêveur », avec une nuance péjorative. Ses frères semblent le haïr, ils tentent de l'ignorer, ne le saluent même pas. Joseph rêve et raconte ses rêves à ses frères, mais ceux-ci ne les comprennent pas, ils se moquent de lui et le rejettent.

Notre propos n'étant pas d'interpréter ou d'étudier le monde onirique, par le mot « rêves » nous nous référons aussi à nos espoirs, nos attentes... notre espérance ! La vie quotidienne nous conduit peu à peu à ne pas prêter trop d'attention aux rêves : en général ils sont trompeurs comme des mirages, vains et fugaces ! Cependant, tout en partageant ce principe, le livre de l'Ecclésiastique atteste d'une exception : « *à moins qu'ils ne soient envoyés en visiteurs du Très-Haut* » (34, 1-7).

Tous, nous sommes entrés dans la vie religieuse l'âme pleine de rêves. Les questions fusent : Qu'avons-nous fait de ces rêves ? Que sont-ils devenus ? Pourquoi y avoir renoncé si facilement ?

Revenons au récit. Les frères de Joseph ne comprenaient pas ses rêves et étaient jaloux : il était le préféré de son père. Pour eux, les rêves de Joseph étaient plutôt des cauchemars. Comme c'est parfois le cas dans les communautés, ils n'en faisaient peut-être qu'une lecture « compétitive ». C'est généralement ce qui se passe quand nous ne vivons la relation fraternelle qu'en termes de « promotion » ou « punition ». Dans cette perspective, nous semblons nous soucier constamment de savoir « *qui peut bien être le plus grand* », comme cela arriva aux apôtres de Jésus (cf. Luc 9, 46).

Quoique Joseph fût le préféré de son père, Jacob non plus ne parvenait pas tout à fait à le comprendre. Car Jacob « *gardait cette chose dans sa mémoire* », simplement (comme Marie, la mère de Jésus, lorsque les bergers lui rendirent visite après la naissance de son fils ; ou quand, accompagnée de son mari Joseph – encore un homme habité de rêves et de cauchemars –, elle trouva Jésus dans le temple au milieu des docteurs de la Loi).

Nos réunions communautaires, chapitres locaux, provinciaux ou généraux sont toujours une occasion de nous interroger et de chercher, ensemble, des réponses. Dès le début de l'histoire du salut – après le péché originel et le premier fratricide – Dieu pose deux questions, respectivement à Adam et à Caïn. Chacun de nous et l'Ordre tout entier devrions y répondre en cette époque féconde qu'il nous est donné de vivre : « *Où es-tu ?* » (Genèse 3, 9) ; « *Où est ton frère ?* » (Genèse 4, 9).

L'Ordre s'apprête à célébrer un chapitre général⁷. Des frères du monde entier vont se réunir à nouveau pour répondre à ces questions. Les capitulaires recevront de nos communautés une sorte de « mandat » semblable à celui que Jacob donna à son fils préféré : « *Va donc voir comment se portent tes frères et le bétail, et rapporte-moi des nouvelles* » (Genèse 3, 14). Un peu désorienté comme beaucoup de rêveurs, Joseph « *errait dans la campagne* ». Dans le récit de la Genèse, quelqu'un sembla ramener Joseph à la réalité en lui demandant : « *Que cherches-tu ?* ». Joseph répondit : « *Je cherche mes frères. Indique-moi, je te prie, où ils [sont]* » (37, 15-16). Sans vouloir forcer le texte, je crois que ces deux questions fournissent aussi le cadre pour une compréhension plus profonde de la vie et de la vocation du « rêveur » (vie et vocation qu'il découvrira lui-même, des années après, avec davantage de clarté, de profondeur et de réalisme). Je le répète, ces questions sont celles que nous nous posons aujourd'hui et auxquelles le chapitre s'efforcera de répondre.

« *Ses frères l'aperçurent de loin... et dirent 'Voilà l'homme aux songes qui arrive !', puis 'nous allons voir ce qu'il adviendra de ses songes !'* » (Genèse 37, 19-20).

La vie religieuse offre à chacun la possibilité de raconter ses rêves aux autres, *justement* parce que « les autres sont nos frères » ! Faisons-nous part de nos rêves à nos frères ? Qu'est-ce qui nous en empêche ?

Comme tant d'autres religieux et religieuses, nous avons choisi un mode de vie qui, tout en assumant certaines observances « monastiques » ou « régulières » (cf. LCO 39-40), ne nous astreint pas obligatoirement à un poste donné, à une charge, un lieu, une mission, etc. Nous sommes itinérants et pèlerins, mendiants de la vérité. L'itinérant (suivant le modèle de vie des apôtres), se sachant envoyé, sait où il va ; faisant confiance à qui l'a envoyé, il aime l'endroit où on l'envoie. Lorsque nous arrivons au couvent et « ne pouvons » ou « ne voulons » pas raconter nos rêves à nos frères, nous risquons de devenir des vagabonds (désorientés et sans but), des fugitifs (peut-être à la recherche de quelqu'un qui nous écoute au-dehors), des étrangers de passage, comme des invités dans notre propre maison (nous perdons nos repères et ne savons comment nous comporter).

Joseph souffre d'avoir été rejeté par ses frères et quoiqu'il ne comprenne pas ce qui lui arrive, il saisira peu à peu que Dieu ne l'a pas abandonné. Joseph, en effet, est mystérieusement guidé par la Providence.

Joseph est berger, comme ses frères. Nous avons tous la même vocation, nous aussi : tous frères prêcheurs. Quand on fait tous pareil, on n'apprécie pas toujours que quelqu'un soit différent, se distingue. C'est un défi énorme. Nous vivons une époque où il semble qu'un certain « narcissisme individualiste » puisse aussi revêtir « un masque grégaire ». Il se forme des groupes fermés, des bandes, des clans, des gangs ou des fans (supporters, *tifosi*, *hooligans*) qui vont même jusqu'à copier scrupuleusement habitudes et comportements, créant de nouveaux mythes. Ils n'acceptent de différences que pour s'identifier eux-mêmes et combattre de diverses manières ceux qui « *ne sont avec nous* », comme le faisait le jeune et quelque peu intolérant apôtre Jean (cf. Luc 9, 49 et 9, 54).

Dans la vie des communautés ce type d'attitudes se manifeste souvent à travers des phrases telles que « ici, on a toujours fait comme ça » ; « si ça ne vous plaît pas, vous pouvez partir ». Il est curieux, voire paradoxal, qu'en ces temps où les vocations se font rares (du moins dans certains pays ou régions), alors que nous prions le Seigneur de nous envoyer de nombreuses et saintes vocations, nous passions tout le monde au microscope (et je ne parle évidemment pas de l'indispensable discernement vocationnel) et finissions même par penser que nous serions peut-être

⁷ Ce sera, si Dieu le veut, le 287^{ème} chapitre général de l'Ordre ; cf. Innocentius Taurisano OP, *Hierarchia Ordinis Prædicatorum – Prima Pars* (Romæ 1916) 18-25 ; cf. Angelus Walz OP, *Compendium Historiæ Ordinis Prædicatorum* (Romæ 1958) 699-700.

plus heureux si « ceux-là » n'étaient pas arrivés chez nous avec tout leur cargaison de questions, de rêves, d'espoirs et leurs manières à eux « d'être frère ».

Dans ce contexte, je me demande : Pourquoi voulons-nous aujourd'hui des vocations de frères prêcheurs ? Aurions-nous, à cet instant de l'histoire, le courage d'accueillir comme nos frères ceux que nous vénérons encore hier pour leur grande passion de Dieu et de l'Évangile ?

II. LES REVES DES AUTRES (Les rêves de nos frères)

On connaît l'histoire de Joseph et de ses frères : ils l'attaquent, le vendent aux marchands... Cependant, *le Seigneur était avec lui (l'assistait)*. Cette phrase se répète dans la vie de Joseph comme une antienne, une litanie.

Joseph est finalement vendu à Potiphar, officier de Pharaon. Potiphar apprécie bientôt les qualités de Joseph, le nomme majordome, le prépose à sa maison et lui confie la gestion de tous ses biens...

Malheureux rêveurs nommés administrateurs ! Mais cette étape va aider notre frère Joseph à « atterrir » en quelque sorte, à faire toucher terre à ses rêves (je n'ai pas dit « cesser de rêver » mais bien « atterrir », mettre ses rêves au contact du réel, leur faire prendre réalité, les incarner !). Avec les années, les différentes tâches qu'on nous confie dans nos communautés et institutions nous aident à incarner peu à peu nos rêves. Toute réunion de frères (tout chapitre) devrait servir à revenir à la question déjà posée : Qu'avons-nous fait des rêves que nous apportions dans la vie religieuse ? Qu'avons-nous fait de notre amour du début ? (cf. Apocalypse 2, 4).

Mais l'honnêteté de Joseph n'est pas récompensée et le voilà de nouveau piégé par un mensonge. Nous savons ce qui se passe avec la femme de Potiphar. Je ne parlerai pas des tentations qui peuvent surgir lorsque les rêves (l'amour du début) tiédissent face à la succession des jours, des travaux qui nous occupent... la quotidienneté du quotidien ! Je voudrais juste m'arrêter à deux aspects qui touchent de près la signification actuelle de notre fraternité dominicaine.

Je suis très frappé, lors de mes visites dans les provinces et communautés, de voir à quel point on a – trop facilement – recours à la dénonciation et à l'accusation, surtout pour juger des personnes et de leurs intentions. On s'en sert bien souvent pour se justifier soi-même, et prendre ses distances par rapport aux problèmes ou aux événements. Nous nous en servons pour prendre nos distances vis-à-vis de ce qui arrive à un frère, ou de ce qui nous arrive à nous ! (Nous ne sommes pas étrangers au mécanisme bien typique de la projection de nos propres angoisses sur les autres).

Il me vient alors à l'esprit les mots utilisés dans l'Apocalypse pour décrire l'œuvre du Diable : « *l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu* » (12, 10). Au contraire la première Épître de saint Jean nous console et nous encourage toujours puisque « *si quelqu'un vient à pécher, nous avons comme avocat auprès du Père Jésus Christ, le Juste* » (2, 1). Quel est nôtre « rôle » à l'égard de nos frères : accusateurs ou défenseurs ?

Joseph se retrouva en prison... *Mais le Seigneur l'assista et étendit sur lui sa bonté*. En effet, il lui fit trouver grâce aux yeux du geôlier chef, qui confia à Joseph tous les détenus de la prison. Dès lors « *tout ce qui se faisait se faisait par lui* ». Le geôlier chef ne surveillait nullement ce qu'il lui confiait, car « *le Seigneur l'assistait et faisait réussir ce qu'il entreprenait* ». Il semble que le rêveur abandonne définitivement ce « rôle » pour devenir un bon administrateur. Nous savons en quoi consiste une bonne gestion : donner à chacun ce dont il a besoin – pas forcément ce qu'il demande !

Jusqu'ici, Joseph n'a pas été payé selon la justice. Il a connu la haine de ses frères ; puis, chez Potiphar, sa loyauté a été bien mal récompensée. Pourtant, Joseph était un homme juste. Vertu par excellence dans l'Ancien Testament, la justice y prend même des dimensions de « sainteté ». Arrêtons-nous un instant sur la justice de Joseph.

Les principes fondamentaux du droit attribués au juriste Ulpianus⁸ sont célèbres : *honeste vivere, alterum non lædere, suum cuique tribuere* (vivre honnêtement, ne pas nuire à autrui, attribuer à chacun ce qui est sien). Redevable à cette tradition romaine classique, saint Thomas d'Aquin affirme que le juste est celui qui pratique la justice. Or « être juste » ne signifie pas agir de temps à autre selon la justice, dans des cas isolés. Par vertu de justice nous entendons la volonté constante de donner à chacun ce qui est sien, ce qui lui revient, selon son droit. Aussi une des caractéristiques principales de la justice est-elle « l'altérité » : la présence de « l'autre ». La justice exige toujours la relation à l'autre. Cette justice « *ad alterum* » est la manifestation par excellence de la rectitude intégrale de la personne, qui inclut toutes ses relations aux autres, à l'usage des choses et la relation à soi-même. D'où sa correspondance avec le sens même de « sainteté ».

Le frère Jourdain de Saxe nous aide à traduire cela dans la langue et le mode de vie de l'Ordre. D'après la *Vie des frères* du frère Gérard de Frachet, un laïc ayant demandé au frère Jourdain quelle règle il professait, celui-ci répondit : « *La règle des frères prêcheurs est celle-ci : honeste vivere, discere et docere (vivre honnêtement, étudier, enseigner) ; ces trois choses que David demanda au Seigneur lorsqu'il dit 'Apprends-moi la bonté, la science et la discipline [cf. Psaume 118 (119), 66] »*⁹.

Mais revenons à notre « rêveur ». Alors que Joseph est toujours détenu, deux officiers du roi d'Égypte sont condamnés à la geôle : le grand échanson et le grand panetier (qui assurent à Pharaon son pain et son vin quotidiens !).

Au cours de la même nuit tous deux ont un songe, ayant chacun son sens propre. Apparemment Joseph a cessé de rêver depuis un certain temps (ou du moins n'ose-t-il plus raconter ses rêves à quiconque). Les expériences qu'il a dû vivre l'ont ramené à une dure réalité : la haine de ses frères, la femme de Potiphar, la prison... tous ces mensonges, ces accusations, ces dénonciations !

Durant les visites aux provinces et communautés, et à la lecture des actes des chapitres, il est intéressant d'observer comment les frères nous communiquent la réalité qu'ils vivent. Certaines situations, assurément, semblent de véritables cauchemars ; d'autres manifestent de belles expériences de vocation, qui réjouissent l'âme et font rêver d'un meilleur avenir.

Joseph est administrateur. Du fait qu'il administre « pour les autres », en tenant compte des « besoins des autres », il apprend ou découvre également à cette phase de sa vie, même en prison, que les autres aussi se réjouissent et s'attristent, rêvent et cauchemardent.

Prisonnier, Joseph a dû ruminer mille fois son histoire mais ne se referme pas dans ses pensées, paralysé dans un égocentrisme stérile. Au contraire, attentif, contemplatif, dans la geôle qu'ils partagent lui seul semble capable de s'apercevoir de la mine maussade des deux officiers de Pharaon. Il leur demande donc : « *Pourquoi avez-vous cet air sombre aujourd'hui ?* » (Genèse 40, 7). Ni provocation, ni reproche, c'est un constat qui, en prison, revêt une certaine importance. Quel autre air peut-on avoir lorsqu'on est privé de liberté ? Joseph voit au-delà. En vérité il n'y a pas de

⁸ *Eneus Domitius Ulpianus* († Rome 228).

⁹ Geraldus de Frachet, *Vitæ Fratrum* (éd. Reichert, MOPH t. 1), II pars, cap. XLV, III.

question plus simple et ordinaire que celle-ci : pourquoi as-tu cet air sombre ? Et pourtant que de vie elle peut contenir ! La vie communautaire de tous les jours nous familiarise avec des phrases tout aussi ordinaires et tout aussi chargées de vie. Il y a des dialogues qui commencent de manière très banale et finissent par être extrêmement féconds. Nous connaissons la simple invitation de Jésus à la Samaritaine : « *Donne-moi à boire* » (Jean 4, 7), ou celle qu'il lance aux disciples d'Emmaüs : « *De quoi discutez-vous en marchant ?* » (Luc 24, 17). Et nous savons comment s'achèvent les deux rencontres. Ces histoires sont porteuses d'une vocation.

Les compagnons de détention de Joseph répondent : « *Nous avons eu un songe et il n'y a personne pour l'interpréter* ». Joseph reconnaît humblement : « *C'est Dieu qui donne l'interprétation ; mais racontez-moi donc !* » (Genèse 40, 8). Joseph n'est pas le seul à rêver. « Les autres » aussi ont leurs rêves (ou leurs cauchemars) ! Il ne suffit plus, comme dans sa jeunesse ou la nôtre (?) d'attendre que les autres prennent le temps d'écouter nos rêves... Arrive un moment où il faut découvrir non seulement « l'existence » et/ou « la présence » de nos frères, mais où il est primordial de nous intéresser à ce qui se passe, vital de savoir qu'eux aussi ont des rêves et des projets.

Il est tellement important de reconnaître les rêves des autres ! Je me réfère en particulier aux rêves de nos frères, aux rêves de ceux qui vivent avec nous et de tous ceux qui partagent notre vie d'une manière ou d'une autre, nos collègues de travail, les destinataires de notre prédication et les frères qui nous prêchent. Je pense aux rêves des gens, ceux que nous appelons « le commun des mortels » ou « les gens ordinaires » : le cercle s'élargit, il faut connaître les visages et les rêves des personnes que nous souhaitons servir....

Certes, c'est Dieu qui donne « l'interprétation », mais nous savons qu'Il veut que nous soyons ses instruments. Comprendre, saisir, observer ce qui arrive à nos frères (leurs rêves, leurs attentes, leurs espoirs, leurs craintes, leurs angoisses), exige de notre part silence et patience (paix et science) ; écoute et attention ; prudence et docilité ; le sens du mystère, du sacré, dans la vie des autres.

La prudence, principale des vertus morales, est donc notre guide et notre maîtresse. Mais pour être prudent il importe d'être docile. La *docilitas*, partie de la vertu de prudence, ne consiste pas tant à accepter ce qu'un autre nous dit qu'à « permettre qu'on nous dise quelque chose ».

On sait ce qui arriva à Joseph. Le rêveur d'autrefois interprétait à présent les rêves de ceux qui partageaient son sort (pour l'un, un rêve et le retour à la vie ; pour l'autre, un cauchemar et la mort). Les prédictions s'accomplirent. Joseph demanda à l'échanson de se souvenir de lui à sa sortie de prison... mais celui-ci l'oublia (comme on oublie aisément les rêves). Une fois de plus Joseph fut blessé dans sa chair par l'oubli des autres.

Dans notre vie communautaire et apostolique, maintes difficultés nous font souffrir ; ce sont des expériences de liberté limitée par différentes circonstances de la vie : certaines tâches, un travail donné, l'une ou l'autre occupation, des maladies physiques, psychologiques ou de l'esprit, des incompréhensions, des malentendus, etc.

À la lumière de la difficile expérience de Joseph nous pouvons examiner nos propres attitudes en relation avec nos frères. Car Joseph est un frère, comme nous. Face à l'adversité, Joseph ne joue pas les victimes, léchant ses blessures. Pourquoi accusons-nous si souvent les autres de tout ce qui nous arrive comme s'ils étaient seuls responsables ou coupables de notre sort ? Joseph ne cultive pas non plus un sentiment tragique de la vie. Ne risquons-nous pas de tarir, de dessécher notre vie fraternelle, en ressassant interminablement des lamentations stériles : « la vie n'a pas de sens », « qu'est-ce que je vous avais dit ? ». Parfois nous avons l'air de prophètes de calamités, plus désireux d'avoir raison qu'intéressés par ce qui peut se passer. Joseph ne ramène pas les difficultés

qu'il traverse à une question de « faute » (la sienne et/ou celle d'autrui) ou de « culpabilité ». N'avons-nous pas tendance à nous charger de toutes les fautes, peut-être dans l'espoir retors d'attirer la compassion ? Croyons-nous que tout ce qui nous arrive soit la faute de quelqu'un ? Joseph ne couve en son cœur ni désirs de vengeance ni de revanche. Ce qui arrive lorsque nous tombons dans la tentation d'imiter Hérodiade, compagne d'Hérode, exigeant sur un plateau la tête de nos ennemis supposés, considérés comme des obstacles à notre bien-être ou à notre bonheur ! N'est-ce pas désolant d'en arriver à exhiber sa douleur, une violence physique ou psychologique, pour manipuler ou punir la communauté ?¹⁰ Joseph ne passe pas son temps à faire appel aux autorités pour les émouvoir. Quelquefois, non contents de nous regarder le nombril, nous voudrions aussi concentrer sur nous le regard des autres. Il est bien commode de s'installer dans le rôle de « la victime ». En définitive, dans sa situation apparemment sans issue, le fils favori de Jacob n'opte pas pour l'automutilation qui lui vaudrait la pitié générale. Il repose toute sa confiance en Dieu et se met à la disposition de ses compagnons d'infortune en les aidant dans la mesure du possible. De la sorte Dieu purifie son cœur et son intelligence, son âme, sa vie !

Peut-être nous arrive-t-il de jouer à cache-cache avec nos frères, avec la vie, avec Dieu, nous dissimulant derrière maintes formes d'autocommisération – ou d'autosuffisance –, plus ou moins camouflées en humilité.¹¹ Peu à peu ces attitudes nous éloignent de tout (de la réalité) et de tous (de la communauté fraternelle).

L'histoire de Joseph prend un caractère dramatique qui semble aller crescendo. Voici qu'à son tour Pharaon a un songe, mais les magiciens et les sages d'Égypte ne parviennent pas à en déchiffrer le sens ! L'échanson à la mémoire courte se souvient alors de Joseph, on fait donc appeler « le rêveur » pour interpréter les rêves de la plus haute autorité égyptienne. À nouveau Joseph souligne : « *C'est Dieu qui donnera à Pharaon une réponse favorable* » (Genèse 41, 16).

La vie de frère, sans autre prétention que d'être frère, nous conduit à écouter les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes et des femmes d'aujourd'hui.¹² Combien d'enfants et de jeunes, d'hommes et de femmes, de frères et de sœurs ont des rêves pour leurs proches, leur famille, leur peuple, leurs pays ! Le ministère de la fraternité exige que l'on écoute, connaisse et interprète ces rêves. Parfois nous ne créons pas l'espace nécessaire pour que nos frères puissent nous raconter leurs rêves. Pourquoi ? Quelles situations ou attitudes s'y opposent ?

Reconnaissant la prudence et la sagesse de Joseph, Pharaon le nomme premier ministre et l'établit sur tout le pays d'Égypte. Joseph a trente ans. On pourrait dire qu'il a terminé sa formation, « *est traité en adulte qui enseigne les autres et s'acquitte de multiples fonctions* ».¹³

À cette étape de sa vie, Joseph ne se laisse plus entraîner par les rêves de son adolescence. Il peut maintenant tourner la page sur ce passé orageux et tourmenté, cette période triste et amère. Le nom qu'il donne à ses deux fils traduit ce désir : *Manassé* (« *Dieu m'a fait oublier toute ma peine et toute la famille de mon père* ») et *Éphraïm* (« *Dieu m'a rendu fécond au pays de mon malheur* »).

¹⁰ La correction fraternelle que Jésus nous enseigne dans l'Évangile (cf. Mt 7, 15 ; 18, 15-18) ne consiste pas à se plaindre de ce qui gêne ou blesse. C'est, mû par la charité, rechercher non le châtiement des frères mais leur amendement. Saint Thomas la considère un des actes propres ou effets de la charité (cf. II-II, q. 31, prol. et q. 33).

¹¹ Cf. Benoît XVI, *Homélie à la messe d'ouverture de la XI^e assemblée générale ordinaire du synode des évêques* (2 octobre 2005).

¹² Cf. *Gaudium et Spes* 1.

¹³ Cf. LCO I § VI.

Le bon administrateur est un homme réaliste par excellence : il sème et récolte, recueille et distribue, veille et surveille, contrôle et gère, estime et mesure, paye et encaisse. Dans l'Évangile, c'est une image que Jésus emploie dans plusieurs paraboles – rappelons en particulier celle des talents – pour parler de la fidélité.

Joseph est un homme fidèle, il le montre dans son travail d'administrateur. Fidèle pour des choses de peu d'importance, il le sera aussi pour des choses capitales. Jusque là, nous assistons à une fin heureuse et longtemps désirée. Si dans l'Ancien Testament la bénédiction de Dieu se manifeste principalement par la bonne santé, la descendance et l'abondance des biens, on peut dire que Joseph est finalement béni par Dieu ! Joseph administre la richesse d'Égypte, il a fondé une famille dans le pays qui l'a accepté comme un fils adoptif, il est juste et sage, il craint Dieu. Il va enfin pouvoir oublier à jamais sa triste histoire !

Mais – dans la Bible du moins – nous savons qu'il n'est pas bon d'oublier. Le peuple qui souffre, l'homme juste, le persécuté, supplie Dieu : « ne nous oublie pas ». Dieu aussi demande à son peuple de ne pas oublier l'Alliance et les commandements, son œuvre créatrice, libératrice et salvatrice. Il est important de garder en mémoire et de faire mémoire. On connaît l'étymologie de *recordar* en espagnol (*re* : à nouveau ; *cor-cordis* : le cœur) ou de *remember* en anglais (*re* : à nouveau ; *member* : organiser ou assembler ce qui a été disjoint ou précisément 'démembré'). Et bien Joseph doit retrouver en son cœur et rassembler les morceaux épars de son histoire, une histoire liée à celle de ses frères : se souvenir (présenter à l'esprit), rappeler (à la mémoire).

Une fois terminées les années d'abondance, le peuple eut faim et *demanda à grands cris du pain à Pharaon*. Celui-ci répondit : « *Allez à Joseph et faites ce qu'il vous dira* » (Genèse 41, 55). Des mots semblables à ceux que Marie adressa aux servants des noces de Cana en Galilée, devant une difficulté du même genre (le vin était épuisé).

III. LES REVES DE DIEU (Notre vocation)

De toutes parts « *on vint en Égypte pour acheter du grain à Joseph, car la famine s'aggravait par toute la terre* ». Au pays natal, famine et sécheresse sévissent aussi. Jacob semonce ses fils : « *Pourquoi restez-vous à vous regarder ?* » (Genèse 42, 1). Ayant entendu dire qu'en Égypte il y a du grain à vendre... il décide : « *Descendez-y et achetez-nous du grain là-bas, pour que nous restions en vie et ne mourions pas* » (Genèse 42, 2). Connaissant Jacob, on peut deviner d'où vient le sens pratique de Joseph. Son père a toujours été très pratique (il s'est même permis bien des fois de recourir à la ruse pour s'en sortir – ce en quoi Joseph est différent).

Pouvons-nous réduire notre vocation, « être frère », à une question de survie ? Dieu veut la vie, pas juste que nous « survivions » ! Pensons-y en imaginant notre présence, notre mission, notre prédication et les destinataires de notre prédication, tous ceux qui attendent de nous le pain rompu de la Parole ! L'intuition de ceux qui, comme saint Dominique de Guzman, n'ont pas hésité à donner leur vie, la consumer et se dépenser entièrement pour les autres, pour « la prédication et le salut des âmes » (2 Corinthiens, 12, 15 ; LCO 1 § II), est de plus en plus claire et prophétique. Dieu aime la vie, Il veut que nous ayons la vie et que nous l'ayons en abondance (cf. Jean 10, 10). Durant le Triduum pascal nous faisons mémoire de la passion, de la mort et de la résurrection de Jésus. Chose absolument nouvelle. Parfois on dirait que nous sommes uniquement les porte-parole des résurrections de la petite fille de Jaïre, du fils aîné de la veuve de Naïn ou de l'ami Lazare de Béthanie (tous revenus exactement « à leur vie d'avant », pour mourir ensuite à nouveau !). Nous

rêvons du temps passé, voudrions que tout soit à nouveau comme alors, parce que, forcément, c'était mieux avant, quand nous avions 40 ans, ou comme en 40 (en 50, en 60, en 70 ou en 80...).

Sans crainte de me tromper, je dirais que l'insulte la plus terrible de tout le récit de la Passion de Jésus, ne se trouve pas dans les moqueries, les crachats, les coups de poing ; ni dans la flagellation ou la couronne d'épines ; pas même dans la condamnation à la crucifixion. L'insulte qui résume vraiment le drame de la croix et de l'humanité, nous la trouvons dans une petite phrase cruelle, ancienne et moderne : « *Sauve-toi toi-même !* ». Les autorités religieuses, les soldats, les passants, les curieux, le larron à côté de lui, tout le monde défiait Jésus d'une manière ou d'une autre par ces mots. Comme s'ils lui disaient : débrouille-toi comme tu peux, à toi de jouer, c'est ton problème...

Joseph avait les pleins pouvoirs sur le pays et distribuait les rations à toute la population. C'est un homme juste, on l'a dit, et on sait qu'outre la justice « commutative » il existe la justice propre à celui qui détient une certaine autorité, la juste dite « distributive » : en effet celui qui a le pouvoir ne prétend pas donner la même chose à tous ceux dont il a la charge ou exiger de tous la même chose. Il répartit ou distribue, exige ou réclame de manière « proportionnelle » et non purement « arithmétique » (1=1), selon les devoirs ou les besoins des autres.

Nous avons une expérience familière de la justice distributive quand une personne sert à table chacun des commensaux selon ses besoins et ses goûts sans qu'on puisse l'accuser d'injustice. Ainsi le prier ou l'économe donnent-ils ou demandent-ils de chaque frère sa part, ce qui lui revient, compte tenu d'une mesure de justice qui est proportionnelle (à chacun selon ses capacités, ses difficultés, ses besoins, etc.). Ce qui ne veut pas dire faire acception de personne (et à cet égard la parabole des talents est encore une fois parlante). La vie communautaire, la vie fraternelle en commun, nous le savons bien, ne se construit pas uniquement sur la base d'une justice commutative (arithmétique) mais aussi en fonction de la justice distributive (ou proportionnelle).

Bien entendu, c'est l'amour miséricordieux qui est la racine ou le présupposé théologique, l'âme et le cœur, qui donne vie, anime et indique la finalité ultime et surnaturelle de notre vocation. Cet amour perfectionne et dépasse la justice, il la fonde et la suppose.¹⁴

Saint Paul nous apprend que la justice de Dieu se manifeste dans la justification de celui qui a foi en Jésus (cf. Romains 3, 25-26). Cette révélation de la justice divine qui nous rend justes (*justifiante*), non seulement nous amène à une vision plus complète des relations entre justice et miséricorde en Dieu¹⁵ mais exige aussi de nous un nouveau style de vie fraternelle (cf. 1 Corinthiens 13, 4-7 ; Jacques 2, 13).

La charité dépasse la justice, mais elle n'existe jamais sans la justice qui amène à donner à l'autre ce qui est *sien*, c'est-à-dire ce qui lui revient en raison de son être et de son agir. Je ne peux pas « donner » à l'autre du mien, sans lui avoir donné tout d'abord ce qui lui revient selon la justice. La charité exige la justice, la dépasse et la complète dans la logique du don et du pardon.¹⁶

Joseph est administrateur, un bon administrateur. Il est enfin parvenu à tout garder « sous contrôle ». Mais au moment où tout semble bien aller, voilà que ses frères arrivent en Égypte ! Sans reconnaître celui qui les accueille, ils se prosternent devant lui, face contre terre. Joseph, lui, les a reconnus, mais les traite en étranger... (Je passe sur les détails, ils sont connus).

¹⁴ Cf. *Summa Theologiae*, I. q. 21, aa. 3-4.

¹⁵ Cf. Saint Thomas d'Aquin, *Scriptum super libros Sententiarum*, I. d. 43, q. 2, a. 2 ad 4.

¹⁶ Cf. Benoît XVI, *Caritas in Veritate*, n° 6.

Dans la Bible la première phrase que l'homme prononce devant la femme que Dieu lui amène est : « *Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair !* » (Genèse 2, 23). Des paroles très orientales, suivant la bonne tradition hébraïque. On a recours à des images physiques ou matérielles – la chair et les os – pour décrire des réalités plus profondes, spirituelles : la complémentarité, « l'aide appropriée ». On trouve là, dans des contextes à la fois différents et semblables, une profonde analogie. Aussi peut-on appliquer l'expression à la fraternité. Joseph a devant lui ses frères, chair de sa chair, ils sont du même sang, « faits du même bois » pourrions-nous dire.

Au moment où Joseph croyait tourner définitivement le dos à son passé (qu'il avait voulu contrôler comme il faisait des biens administrés), il se retrouve face à face avec ses frères, son histoire, sa vie. On ne peut cacher les différents aspects de notre vie ni les mettre entre parenthèses. On voudrait parfois pouvoir le faire, mais nous ne serions plus des hommes, juste une apparence, un moignon, une dépouille d'humanité. D'où, je le répète, l'importance biblique du souvenir, de la mémoire.

Donc, « *Joseph se souvint des songes qu'il avait eus à leur sujet* » (Genèse 42, 9). Alors il traita ses frères avec dureté et les mit à l'épreuve. Malgré tout, en les reconnaissant comme ses frères, en dépit de la douleur provoquée par leur présence, il commença à guérir son histoire.

On cite souvent la célèbre phrase de saint Grégoire de Nazianze (329-391) : « *Ce qui n'a pas été assumé n'a pas été guéri* » (pas été racheté, pas été sauvé). Nous avons aussi appris à appliquer par analogie cette vérité christologique à divers domaines similaires : notre vie avant d'entrer dans l'Ordre et notre vie religieuse ; la communauté et le ministère de la prédication ; l'histoire et notre histoire personnelle ; la vie quotidienne de nos couvents, de nos provinces, de notre Ordre. C'est un constat de chaque jour qui touche les différentes dimensions de notre vie : physique et biologique, psychologique et sociologique, morale et spirituelle. Ce qu'on n'assume pas ne guérit pas.

Alors que « le rêveur » préférerait oublier... la question de Dieu à Caïn exige de Joseph une nouvelle réponse : « *Où sont tes frères ?* ». Cette question de sa jeunesse – prélude à une étape douloureuse de sa vie – refait surface de manière dramatique : « *Je cherche mes frères. Indique-moi, je te prie, où ils [sont]* ». La réponse de la divine providence – qui ne l'a jamais abandonné, qui n'a jamais abandonné les siens – bouleverse son cœur : les voici, ils sont là, devant toi, à côté de toi ! Il nous arrive quelque chose de ce genre quand nous regardons autour de nous et re-connaissons nos frères : c'est lui mon frère ! ce sont eux mes frères ! (pas les frères idéaux que j'ai pu imaginer). Nous ne pouvons exiger qu'ils changent pour les accepter et les aimer tels qu'ils sont.

Quand Dieu l'interroge à propos de son frère, Caïn évite de répondre la vérité, il se cache derrière la question qu'il pose en retour : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* ». Dans le Christ, dans la vocation qui nous a convoqués, impossible de rejouer cette scène. Car en réalité, si nous ne sommes pas « les gardiens de nos frères », nous ne sommes ni plus ni moins que les frères de nos frères !

Il y a beaucoup à réconcilier dans la famille de Jacob et de Joseph. Il y faudra du temps et de la patience. Dans la Genèse on voit l'importance de procéder par étape. Il n'est pas possible d'imposer un rythme « d'entreprise » à l'histoire, au désir de guérir les blessures personnelles et communautaires... on ne s'en libère qu'à travers un rythme éminemment contemplatif. De fait nous connaissons la suite de l'histoire de Joseph et ses frères : le retour de ces derniers au pays de Canaan, le second voyage en Égypte avec Benjamin, la nouvelle rencontre avec Joseph, la dernière épreuve que Joseph réserve à ses frères, l'intervention de Juda en faveur de Benjamin, etc.

Venons-en au dénouement. Joseph, ne pouvant plus contenir son émotion, dit à ses frères : « *Je suis Joseph (...)* Approchez-vous de moi » et quand ils s'approchent, il ajoute : « *Je suis Joseph, votre*

frère que vous avez vendu en Égypte... Puis il couvre ses frères de baisers et pleure en les embrassant. Après quoi ses frères peuvent enfin lui parler (Genèse 45, 3-4 ; 15).

Les larmes semblent clarifier enfin le regard de son cœur. À travers ce véritable tsunami affectif, quinze ans après le terrible épisode où il fut vendu par ses frères, il est à présent capable de découvrir le sens de toute sa vie et de tout ce qui s'est passé... il a dû parcourir un chemin long et tortueux pour purifier, reconstruire et réconcilier son histoire fraternelle.

Ses paroles sont éclairantes : « *Maintenant ne soyez pas chagrins et ne vous fâchez pas de m'avoir vendu pour être conduit ici, car c'est pour préserver vos vies que Dieu m'a envoyé devant vous. (...) Dieu m'a envoyé devant vous pour vous faire subsister dans le pays et sauver vos vies pour une grande délivrance. Ce n'est donc pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu* » (Genèse 45, 5-8). Cette réaction n'est pas le simple fruit d'émotions passagères. Bien des années plus tard, « *voyant que leur père Jacob était mort, les frères de Joseph se dirent : 'Si Joseph allait nous traiter en ennemis et nous rendre tout le mal que nous lui avons fait ?' (...) Ils vinrent et, se jetant à ses pieds, dirent : 'Nous voici pour toi comme des esclaves !' Mais Joseph leur répondit : 'Ne craignez point ! Vais-je me substituer à Dieu ? Le mal que vous aviez dessein de me faire, le dessein de Dieu l'a tourné en bien, afin d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui : sauver la vie à un peuple nombreux. Maintenant, ne craignez point : c'est moi qui vous entretiendrai, ainsi que les personnes à votre charge'. Il les consola et leur parla affectueusement* » (Genèse 50, 15 ; 18-20).

Joseph le rêveur eut des problèmes avec ses frères pour avoir voulu leur faire connaître ses rêves. Cela marqua sa vie. Puis la vie même lui fit peu à peu reconnaître, découvrir, que les autres rêvaient aussi. Depuis cette expérience, il écouta les rêves des autres et voulut même – au nom de Dieu – les interpréter. Mais il n'imaginait pas en s'ouvrant à cette possibilité (de ressentir comme siens les besoins des autres, écouter patiemment, leur faire place dans son cœur), que Dieu lui communiquait ainsi ses propres rêves : le salut et la libération pour lui, pour ses frères, pour son peuple !

Si nos rêves expriment nos projets, nos espoirs, nos idéaux, écouter les rêves des autres peut ouvrir notre cœur à leurs projets, leurs espoirs, leurs idéaux et leurs attentes... Mais les rêves de Dieu pour chacun de nous et pour tous les frères indiquent le sens profond de notre vie, de notre vocation ! La vocation personnelle n'est-elle pas l'expression concrète des rêves que Dieu a pour chacun de nous et pour tous ? Les « rêves » de Dieu sont notre vocation. Ce sont nos frères qui nous le rappellent. Quand Dieu nous révèle ses rêves (comme il le fera aussi avec Joseph le fiancé de Marie, au moment où le charpentier a résolu de la répudier en secret), il nous fait connaître la voie d'une vocation qui dépasse tout ce que nous pourrions désirer ou imaginer pour nous et pour les autres ; tout ce que les autres pourraient rêver pour nous... (cf. Isaïe 55, 8).

L'histoire de Joseph se termine – pourrait-il en être autrement – par un dernier « rêve » (entendu cette fois-ci comme « révélation ») : « *Enfin Joseph dit à ses frères : 'Je vais mourir mais Dieu vous visitera et vous fera remonter de ce pays dans le pays qu'il a promis par serment à Abraham, Isaac et Jacob'* » (Genèse 50, 24). C'est le prélude à l'histoire de la vocation d'un peuple, plus seulement de la famille de Jacob, qui atteindra son point culminant dans la mission du Fils bien-aimé : lui aussi en quête de ses frères, Il sera vendu pour quelques pièces et deviendra la source d'une vie nouvelle à travers sa mort et sa résurrection.

Notre vie et la vie de nos communautés locales, provinciales, de l'Ordre entier, ont aussi besoin d'un chemin de réconciliation. Il ne s'agit pas d'arriver par magie à une fin heureuse. La réconciliation exige que l'on se mette « *à la place* » de l'autre (cf. Genèse 44, 33). C'est ce que nous apprenons en tant que frères à travers une pédagogie qui n'a rien de facile. Il faut pour cela

apprendre à lire notre histoire personnelle et celle de nos fraternités (communautés) pour découvrir comment la Providence y est à l'œuvre, avec patience, humilité et persévérance.

Tout homme est mon frère

Joseph est le prototype du juste, de l'homme prudent, du sage. Un vrai frère. Nous avons déjà parlé de la justice. La prudence est la vertu de la raison pratique qui met en relation les principes de l'action morale avec la réalité telle qu'elle se présente ici et maintenant. La sagesse consiste essentiellement à distinguer entre maintes choses lesquelles sont primordiales, nécessaires, et lesquelles sont accessoires, secondaires. Ce qui est substantiel et ce qui est accidentel.

Nous avons lu la vie et la mission de Joseph d'une manière nouvelle. Il n'a pas voulu centrer sur lui-même la totalité de son histoire. Dans cette perspective, on peut comprendre la prophétie d'Isaïe : « *Ne vous souvenez plus des événements anciens, ne pensez plus aux choses passées, voici que je vais faire une chose nouvelle, déjà elle pointe, ne la reconnaissez-vous pas ?* » (43, 18-19)... « *Voici, je fais toutes choses nouvelles* » (Apocalypse 21, 5).

Cette histoire de fraternité, de joies et d'espoirs mêlés de douleur et d'angoisse, nous fait comprendre à la lumière de l'Évangile ce qu'est vivre Pâques, mort et résurrection. Il ne s'agit pas d'un retour au passé, de recommencer à vivre comme avant, comme par enchantement. Tous ont mûri en retrouvant Jacob (le père) : de manière très concrète et à travers bien des souffrances ils ont appris à aimer. La vie de chacun était mystérieusement liée à celle des autres (et tous ont reçu la vie du même père). Au long des vicissitudes de l'existence, ils ont découvert l'amour du père qui a fait d'eux des frères. Pas de fraternité sans filiation. La rencontre des frères, avec Joseph, autour de leur père Jacob, après tant d'incompréhensions, de jalousies, d'envies, a ouvert l'horizon de la révélation à quelque chose de beaucoup plus grand qu'à une simple paix « domestique ». La fraternité est un don qui implique (appelle) une mission universelle : ils formeront un peuple, le peuple élu.

Ces pages de la Genèse nous aident à renouveler notre engagement évangélique : la fraternité construite à travers des paroles de grâce et de vérité, l'écoute et la miséricorde. Nous savons par expérience que nos paroles peuvent blesser voire démolir les frères. Mais elles peuvent aussi éveiller ce qu'il y a de plus noble en nous, créant d'innombrables possibilités de vie ! Comme ce que Joseph dit à ses frères quand « *il les consola en parlant à leur cœur* » (Genèse 50, 21).

L'histoire de Joseph nous apprend que Dieu n'est pas sourd à ce que nous lui disons. Joseph a lui aussi appris à écouter, même dans des situations difficiles, comme en prison. Nous connaissons le lien étroit qui existe entre « écouter » (*audire*) et « obéir » (*obædere*) Le Seigneur a semé dans nos cœurs la capacité d'écouter. Combien de drames humains, familiaux ou communautaires surgissent faute d'écouter ! C'est pourquoi nous avons l'habitude de nous réunir en communauté pour écouter ensemble la voix de Dieu (prière communautaire) et l'écouter à travers la voix de nos frères (rencontres et chapitres communautaires). C'est aussi en communauté que nous sommes appelés à écouter ceux qui partagent notre mission et les destinataires de celle-ci (mission communautaire).

Joseph, voyant ses frères affamés en Égypte, comprend finalement que le dessein de Dieu a transformé en bien le mal qu'ils avaient pensé lui faire. Quand Joseph a ouvert son cœur aux rêves des autres, Dieu lui a fait connaître ses propres rêves. Les rêves de Dieu pour Joseph, pour ses frères, pour son peuple. Ainsi, à l'image de Dieu, Joseph est miséricordieux lui aussi, il pardonne.

En tant que frères prêcheurs, nous reconnaissons également en saint Dominique ce même cœur de miséricorde et de compassion. Je crois que les plus belles paroles jamais écrites sur notre Père sont celles du bienheureux Jourdain dans le *Libellus* : « **Il accueillait tous les hommes dans le vaste sein de sa charité et, puisqu'il aimait tout le monde, tout le monde l'aimait** ». ¹⁷

On lit dans nos Constitutions : « *Afin que chaque couvent soit une communauté fraternelle, tous s'accueilleront et se considéreront comme les membres du même corps, certes différents par leur caractère et leur fonction, mais égaux dans le lien de la charité et de la profession* » (LCO 4 § I).

C'est pourquoi, en frères, communiant par l'obéissance, liés par un amour supérieur grâce à la discipline et la chasteté, plus étroitement dépendants les uns des autres par la pauvreté, nous devons construire d'abord dans nos propres couvents l'Église de Dieu, que nous devons faire croître dans le monde par notre effort, notre vie, notre mission (cf. LCO 3 § II).

Pourrons-nous jamais réaliser cette fraternité par nous-mêmes ? La société toujours plus mondialisée nous rapproche peut-être, mais elle ne nous rend pas nécessairement frères. Car « *la raison, à elle seule, est capable de comprendre l'égalité entre les hommes et d'établir une communauté de vie civique, mais elle ne parvient pas à créer la fraternité. Celle-ci naît d'une vocation transcendante de Dieu le Père, qui nous a aimés en premier, nous enseignant par l'intermédiaire du Fils ce qu'est la charité fraternelle* ». ¹⁸

Cette « perle » précieuse, notre fraternité dominicaine, est une *proclamation qui retentit jusqu'aux confins de la terre, ses accents dans tout l'univers* [cf. Psaume 19 (18) 4-5]. Qu'elle respandisse comme notre meilleure louange, bénédiction, prédication, car **tout homme est mon frère** ¹⁹ et nous avons été appelés à prêcher à tous les peuples, à les consoler, en parlant à leur cœur.

« *Que Dieu le Père et le Seigneur Jésus Christ accordent paix aux frères, ainsi que charité et foi* » (Éphésiens 6, 23).

En notre Père saint Dominique,



frère Carlos A. Azpiroz Costa OP
Maître de l'Ordre

Prot. : 50/09/675 – Lettere all'Ordine – MO

¹⁷ Cf. B. Jordanus, *Libellus de principiis Ordinis Prædicatorum* n. 107 [éd. H. C. Scheeben, *MOPH* (1925) t. 16].

¹⁸ Benoît XVI, *Caritas in Veritate*, n° 19.

¹⁹ Paul VI, *Message pour la journée mondiale de la paix 1971* (14 novembre 1970).